

On parle d'un enfant qui aurait été écrasé entre Mouveaux et Touvoing. Tout en recommandant aux voituriers les plus grandes précautions, nous recommandons surtout aux parents de veiller sur leurs enfants. Il est extraordinaire qu'il n'arrive pas plus d'accidents.

Ceux qui conduisent des chevaux sont exposés à chaque instant à blesser, à tuer même des enfants, et cela sans qu'il y ait de leur faute. — Il n'est personne qui n'ait remarqué une malheureuse habitude chez les gamins de ce pays-ci : aperçoivent-ils une voiture, ils l'attendent et traversent la route au moment où elle passe, tâchant de courir le plus près possible du cheval. L'accident arrivé, on rend le conducteur responsable, quand cette responsabilité devrait peser uniquement sur les parents, dont la négligence est seule cause du malheur.

Les enfants ne sont pas les seuls qui s'exposent à plaisir : vous voyez des hommes faits s'obstiner à ne pas se dérouter pour une voiture ; ils mettent à cet acte imprudent une espèce de fanfaronnade — et, nous le répétons, le conducteur de la voiture est toujours responsable.

Au moment où la Compagnie du chemin de fer du Nord vient de prendre des décisions importantes relatives à l'agrandissement de la gare de Roubaix et à une appropriation des bâtiments anciens mieux en rapport avec le mouvement actuel des voyageurs et des marchandises, il sera sans doute agréable à nos lecteurs de connaître d'une manière précise quelques résultats statistiques de l'année 1856 comparés avec ceux de l'année 1855 ; puisés à des sources officielles, ils donnent une idée juste de l'importance relative de notre ville à ceux qui sont portés à l'exagérer ou à l'atténuer en l'absence de renseignements exacts.

Table with 2 columns: voyageurs, produit. Rows for 1856 and 1855.

D'où il résulte une diminution de 5,419 60 en 1856. et de 479 voyageurs ; cette différence n'a rien de surprenant quand on se rappelle l'impulsion donnée aux voyages par l'Exposition universelle de 1855 et le grand nombre de personnes qui se sont déplacées exceptionnellement.

Le produit n'est pas en rapport avec le nombre de voyageurs ; ainsi la station de Roubaix occupe le cinquième rang parmi les gares de la ligne pour le nombre des voyageurs répartis comme suit :

Table with 2 columns: Station, voyageurs. Rows for Paris, Lille, St-Denis, Enghien, Roubaix.

tandis que le produit des voyageurs la range au vingt-quatrième rang, savoir :

Table with 2 columns: Station, produit. Rows for Paris, Lille, Boulogne, Calais, Amiens, Quiévrain, Douai, Erquelines, St-Quentin, Valenciennes, Compiègne, Arras, Mouscron, Abbeville, Clermont, Pontoise.

Table with 2 columns: Station, voyageurs. Rows for St-Omer, Dunkerque, St-Denis, Enghien, Creil, Tergnier, Noyon, Roubaix.

Ce résultat serait peu favorable, s'il n'était compensé par le service des marchandises dont l'accroissement continu vient d'éveiller la sollicitude de MM. les administrateurs de la Compagnie ; reconnaissant que le moyen le plus sûr d'activer les affaires d'une cité industrielle, serait de faciliter les communications, ils ont récemment organisé le service des trains entre Lille et Mouscron de manière à satisfaire à toutes les exigences du commerce.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

LES FAISANS ET LES ANCIENS ROUBAISIEIS.

Ridendo veritas.

Le Faisan est originaire de la Colchide, où il était confiné avant l'expédition des Argonautes ; ce sont les Grecs, dit-on, qui, en remontant le Phas pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la Toison-d'Or.

Argivâ primum sum transportata carinâ : Ante mihi notum, nil nisi erat.

MARTIAL.

De la Grèce, ils se sont répandus dans toute l'Europe.

Que son nom vienne de Phase, fleuve de la Colchide, ou de faciens sanum, ce qui paraît signifier que la chair de l'animal est saine, toujours est-il que le faisán est un oiseau superbe et d'un goût exquis. « Sa chair, dit le dictionnaire de Trevoux, est courte et sèche ; elle abonde en sel volatile, et en parties huileuses et balsamiques, ce qui la rend très-nourrissante et très-aisée à digérer. La graisse du faisán, appliquée extérieurement, fortifie les nerfs, resout les tumeurs, et dissipe les humeurs du rhumatisme. » (sic).

Nous n'entrerons dans aucun détail sur la manière d'élever les faisans ; ceux qui désirent s'instruire sur cette importante matière n'auront qu'à consulter Buffon.

Qu'il nous suffise de répéter, et pour cause, qu'un faisaneau bien gras est un morceau exquis et en même temps une nourriture très-saine ; qu'aussi ce mets a été, de tout temps, réservé pour la table des riches.

On compte un grand nombre d'espèces de faisans : celui de la Chine, celui du Brésil, celui des Antilles au bec de corbeau, celui d'Amérique, le faisán-paon, celui de Congo et de Madagascar. Il y avait aussi le faisán de Roubaix ; c'est même de celui-là dont nous allons nous occuper à l'exclusion de tous les autres : seulement l'espèce en est perdue ; mais, grâce à Dieu, elle n'est plus pour nous comme elle l'était pour nos pères d'une impérieuse nécessité.

Or, nous avons assez insisté sur les précieuses qualités du faisán en général, pour qu'on se fasse une idée des qualités, plus précieuses encore, que nos aïeux accordaient à l'espèce particulière et supérieure qu'ils élevaient et sur les propriétés magiques de laquelle ils croyaient dans les occasions solennelles, pour fêter de hauts personnages, pour gagner leurs bonnes grâces, et surtout pour écarter les orages qui les menaçaient, détourner les fréquents passages des gens de guerre et se racheter du pillage qui

n'était pas moins à craindre des amis que des ennemis.

En 1640, nous étions encore sous le régime du gouvernement espagnol, et en guerre avec la France.

Les troupes de Louis XIII s'étant emparées d'Arras et bientôt après de Lens, d'Armentières, de Warneton et de Comines, la châtellenie de Lille, à découvert, était exposée aux courses de l'ennemi. Quatorze ans plus tard la guerre durait encore, et les Espagnols ayant repris quelques places se disposaient à faire le siège d'Arras. L'armée de Lorraine, campée dans les environs de Roubaix qu'elle fourrageait, levait des pionniers et des charrois pour ce siège. L'année suivante, c'est l'armée de Condé qui se rapproche de Tournay : nos échevins envoient au prince, pour le disposer en leur faveur, sept coupes de faisans et autant de coupes de caudines. Ils espéraient, paraît-il, meilleur traitement des ennemis que des amis.

Cette guerre se termine enfin, en 1659, par le traité des Pyrénées, dont le principal article est le mariage du roi Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse ; mariage qui bientôt nous ramena la guerre.

En effet, Philippe IV, roi d'Espagne, étant mort en 1665, Louis XIV revendiqua, au nom de sa femme, la possession de la Flandre wallonne et des autres provinces des Pays-Bas, entre en campagne en 1667, s'empara de Charleroi, de Bergues, de Douai, de Tournay, et vint en personne faire le siège de Lille. Le traité d'Aix-la-Chapelle, conclu l'année suivante, apprit aux Flamands-Wallons qu'ils allaient désormais vivre sous la domination française.

Cependant la Hollande avait provoqué contre la France une triple alliance. Louis XIV, résolu de s'en venger, commença par détacher l'Angleterre et la Suède de la coalition, et fonda sur la Hollande avec une armée considérable. Trois provinces et plus de 40 places fortifiées sont conquises en peu de mois. Le prince d'Orange, nommé Stathouder, ranime le courage des Hollandais et appelle à leur secours l'Espagne, l'Empereur, la plupart des Princes de l'Empire et le Danemarck, qui forment une nouvelle coalition contre la France. La guerre se rapproche, les réquisitions recommencent ; amis et ennemis sont également exigeants. Il faudra que nos Echevins, pour conjurer bien des maux, recourent souvent aux faisans.

De nombreux succès sur terre et sur mer permettent à Louis XIV de dicter les conditions de la paix de Nimègue — 1678.

Mais les intrigues du Prince d'Orange parviennent à soulever contre la France une ligue universelle, appelée Ligue d'Augsbourg. L'Empereur et la plus grande partie de l'Empire, le roi d'Espagne, le duc de Savoie et le pape Innocent XI lui-même, entrent avec la Hollande dans cette alliance. — La présence des troupes dans le pays, les impositions, les contributions de guerre, les fournitures de vivres et de fourrages, répétées pendant dix années et jointes à la disette de 1693, achèvent d'épuiser Roubaix. Néanmoins, en 1696, on trouve encore moyen d'envoyer à Monseigneur le prince d'Epinoi, marquis de Roubaix, en son camp d'Avun, près de Mons, quatorze coupes de faisans, quatre de perdreaux, cent pêches, trois quaterons d'abricots, qui lui sont portés par le greffier Monnier, accompagné d'un brouetteur. Les messagers sont quatre jours en route, et cette gentillesse faite à leur Seigneur, coûte à nos aïeux ruinés 203 livres 18 sols.

Roubaix obtient, au prix du sacrifice d'un grand nombre de faisans, des lettres de sauvegarde des généraux ennemis et des comman-

dants français ; mais convaincus par l'expérience que ces titres sont impuissants pour assurer la tranquillité de la ville, nos magistrats font élever des barrières pour serrer l'enceinte. Un corps-de-garde est établi chez Martin Desru-maux, rue de l'Abreuvoir, et la garde urbaine, dont les 6 compagnies présentent alors un effectif de 1,330 hommes divisés en 133 escouades, fournit aux différents postes 70 hommes chaque jour.

Le maréchal de Boufflers détache M. de Bercy, l'un de ses officiers, à l'effet de s'assurer si le service de la ville se fait régulièrement. On envoie au maréchal six couples de faisans et quinze couples de perdreaux.

En 1697, on publie la paix ; mais le rôle des faisans à Roubaix est loin d'être terminé.

PAUL FRELON.

(La suite à un prochain numéro).

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 2 juillet 1857.

« Quelle chaleur accablante ! » Voilà ce qui se dit partout, à toute heure du jour, sur tous les tons et avec toutes les variations possibles, du salon à la mansarde, de la cave au grenier, au grenier surtout, où tant de malheureux qui gélaient pendant l'hiver, sont maintenant exposés sans défense aux brûlants rayons d'un soleil tropical.

Aussi, la moitié au moins de la population parisienne passe actuellement sa vie dans l'eau ; ceux à qui le ciel a refusé de doux loisirs se résignent, pour se délasser des ardeurs du jour, à attendre, le soir, à la suite d'une interminable queue, le moment où ils pourront à leur tour se plonger dans l'onde bienfaisante.

Les bassins de la Samaritaine, situés sur la Seine, ont surtout le privilège d'attirer la foule. Samedi soir, un ruban de 5 à 600 personnes se déroulait sur le quai et le long de l'escalier de l'établissement. Les derniers arrivés auront dû prendre leur bain — s'ils l'ont pris — le lendemain matin. N'importe ! tous attendent avec cette fervente patience qui est un des traits caractéristiques du Parisien.

Cette même tenacité, cette même discipline qui ne reçoit que de bien rares infractions, se reproduisent en toutes circonstances : qu'il s'agisse de bains, de spectacle ou de promenade. Ainsi, dimanche, en plein soleil, par une chaleur de 30 degrés, deux cents personnes au moins faisaient queue sur la place de la Concorde, attendant leur tour pour monter à l'assaut de l'omnibus à 60 places qui dessert le chemin de fer américain de St-Cloud. Il y en a dans cette foule qui auront perdu là deux ou trois heures. Eh bien ! on se résigne ; s'il le faut, on n'arrive à Saint-Cloud qu'au moment même où jouent les eaux de la grande cascade ; cela suffit, et au moins la promenade dominicale, si chèrement achetée, ne se sera pas bornée à une station vulgaire aux Tuileries ou dans les Champs-Élysées.

Où, le Parisien est tenace ; il l'est dans ses engouements comme dans ses répulsions, et c'est ainsi qu'il va laisser disparaître, pour tout de bon cette fois, l'une des merveilles de la capitale. Le Jardin d'hiver, ce palais de fonte et de cristal, cette serre monumentale dont la construction a réclamé une surface vitrée de mille mètres carrés, cent mille kilogr. de fonte et cent soixante-quinze mille de fer ; cette collection splendide des Flores de toutes les régions connues, dont la valeur permanente s'élevait à 300,000 fr. ; tout cela va tomber sous le

(1) La reproduction de cet article est interdite.

Worowitsch dans son intention de démasquer l'objet de ses attaques.

Quand elle entendit Orloff dire à Worowitsch de la suivre, mademoiselle Willanow se laissa tomber sur un siège dans l'embrasure de la fenêtre.

« Sauvez-le ! dit-elle tout bas à Doring, ou il est perdu ! »

Cette simple prière enflamma Doring. N'écouter que les inspirations de son cœur et le désir de se montrer à Willanow sous un jour favorable et chevaleresque, il s'élança vers l'impératrice, et s'écria, en fléchissant le genou devant elle :

« Grâce, madame ! Jeune comme Worowitsch j'intercède en sa faveur auprès de Votre Majesté. L'expérience seule donne la sagesse, et les années la prudence ; le calme ne vient qu'avec les cheveux blancs. Majesté, pardonnez à Worowitsch ! »

L'intercession de Doring produisit une heureuse impression sur l'impératrice.

Ses traits perdirent leur froideur et leur dureté, et elle laissa tomber sur les deux jeunes gens un regard de bienveillant intérêt.

« Souwaroff, dit-elle enfin, vous serez assurément heureux de rendre service à Worowitsch. Qu'il dépose sa plainte entre vos mains, et vous me la communiquerez ensuite... Worowitsch, soyez convaincu que le glaive de la justice ne s'est émoussé dans aucun de mes Etats, et qu'il atteint sûrement tous mes sujets... Levez-vous, Doring ; vous êtes jeune, dites-vous, mais vous êtes plein de générosité et de résolution, et je vous estime. Soyez tranquille sur le sort de votre ami. »

Et, sur un signe de Catherine, les deux jeunes gens se retirèrent.

Armfelt, qui se trouvait dans une pièce voisine au moment de l'intervention de Doring, était rentré dès qu'il avait entendu sa voix.

Catherine promenait autour d'elle un regard pensif, lorsqu'elle aperçut le baron à ses côtés : elle se souvint alors de leurs conventions.

« Oubliions ce petit épisode, dit-elle, et ne pensons plus qu'à notre mascarade. Suis-moi, Protasoff. »

En s'éloignant, elle fit au baron un signe qu'il comprit.

La cour se dispersa dans toutes les directions pour aller prendre ses déguisements ; Armfelt fut le seul qui resta.

XI.

INTRIGUES.

Nous sommes toujours à Péterhof.

On sait qu'Armfelt avait prié l'impératrice de prolonger la mascarade, et que Catherine y avait consenti. Le prince Suboff et le comte Orloff étaient convenus d'avoir, sous le masque, une entrevue dans la galerie du parc, et Armfelt se proposait d'y conduire la czarine pour surprendre une intrigue tramée contre elle dans le but de faire avorter le projet d'union entre Gustave-Adolphe et Alexandra.

Après s'être retirée avec mademoiselle Protasoff, Catherine ordonna à cette dernière de lui céder le costume qu'elle avait choisi pour elle-même, et la chargea d'une commission qui la tint éloignée de la fête.

La galerie du parc était une salle magnifique soutenue par des colonnes d'une architecture remarquable, entre lesquelles se dressaient des

statues rapportées d'Italie, admirables copies d'œuvres antiques. On y avait établi d'un côté, pour la fête de saint Pierre et saint Paul, plusieurs portes vitrées qui donnaient une perspective magnifique sur les plus belles parties du parc, où partout se groupaient et serpentaient des fleurs et des plantes grimpantes. Les arbres étaient reliés par plusieurs rangées de guirlandes de lampes en forme de globes, qui répandaient une lumière féérique. On eût dit un tableau de Van Huysum, ce Raphaël de l'empire des fleurs.

Au moment où nous entrons dans la galerie, une dame se tient à l'entrée et regarde autour d'elle avec précaution. N'apercevant personne, elle ôte son masque, qui paraît la gêner, et nous reconnaissons mademoiselle Willanow.

Dix heures et demie sonnent.

« Impossible d'avoir avec lui une entrevue, se dit-elle. La princesse m'attend, et le temps s'écoule. Il faut qu'à onze heures nous soyons chez Marfa. Mon Dieu ! il faut que je me retire. Si je pouvais cependant lui dire un mot, un seul mot ! »

Sur ces entrefaites, Worowitsch parut dans les allées du parc.

« Ne me trompé-je point ? C'est lui... quel bonheur ! Fesons-lui un signe. »

Elle agita son mouchoir, et Worowitsch courut à elle.

« Je t'ai cherchée, dit-il en lui prenant les mains.

— Moi aussi je te cherche ; mais parle bas.

— Tu as raison. Il ne faut pas qu'on nous surprenne ensemble ; mais bientôt j'aurai le droit de te voir et de te parler.

— Tu espères plus que moi. Quelle imprudence inouïe de pénétrer, comme tu l'as fait,

jusqu'auprès de l'impératrice !

— N'appelle pas cela de l'imprudence, dis plutôt de l'audace. Que fallait-il donc faire ? Je ne puis rester éternellement dans l'ombre ; car alors à quoi bon être venu ici ? »

Pendant ce dialogue, un domino noir masqué parut à l'entrée du parc ; en apercevant Worowitsch et Willanow, il s'arrêta et prêta l'oreille.

« De quelle manière te proposes-tu d'agir contre Orloff ? reprit la demoiselle d'honneur. Je ne comprends que trop bien qu'à ton retour de la guerre tu aies appris sa conduite à notre égard ; mais tu ne peux non plus te dissimuler que c'est un ennemi dangereux, dont le caractère audacieux et la surface polie seront invulnérables aux coups d'une lance chevaleresque. Il faut procéder avec circonspection contre un tel adversaire, sous peine de succomber soi-même. Si tu l'attaques sans ménagement, il est capable de te perdre sans pitié. Je t'en prie, au nom de Dieu, ne sois pas sourd à mon conseil. — Tu parles en jeune fille, et je dois me conduire en homme. Je ne crains pas plus Orloff que qui ce soit. Je ne me comprends moi-même que tant que j'agis ouvertement et sans peur. L'homme qui s'écarte de cette ligne n'a pas de courage. D'ailleurs, j'ai balancé assez longtemps, et je rougis de moi-même d'avoir par irrésolution, traité d'une façon si équivoque Doring, qui m'a déjà donné tant de preuves d'amitié. Plus j'ai hésité à lui dire loyalement la vérité, plus je suis devenu lâche. Mais je lui découvrirai tout à la première rencontre ; il en est digne.

— Oui, mon ami, il en est digne, et pourtant je ne sais... je ne suis pas sûre de mon fait.

— Il est mon ami.

— Je le crois... Oh ! oui, j'en suis convaincue,